

A moins qu'elle n'y renonce. . . .

Mais cela n'est pas à craindre ; le président fait bien le délicat en disant qu'il n'est pas bien sûr que son contrat soit définitif, mais essayez d'aller le lui enlever, vous allez voir faire le bouledogue.

La chose mérite d'être essayée et nous y reviendrons.

A d'autres façades maintenant.

DUROC.

RHEA NAPOLEON

Mademoiselle Rhéa, l'éminente artiste française, la créatrice de *Joséphine*, avait eu la gracieuseté de convier Messieurs les étudiants, la jeunesse universitaire de Laval, mardi après-midi, à l'Académie de Musique de Montréal, pour entendre une causerie sur Napoléon, la grande actualité. Nos étudiants s'étaient rendus en corps, drapeaux en tête, au nombre de trois ou quatre cents et ont fait un chaleureux accueil à la charmante diseuse. Le président des Etudiants en droit lui a fait un compliment très bien tourné auquel s'est joint le président des Etudiants en médecine, et voici le hijou de causerie qu'a débitée Mlle Rhéa.

Avant de commencer, messieurs, permettez-moi de vous dire que ceci n'est pas une conférence, c'est une excuse pour me rapprocher de vous. Votre franchise, votre enthousiasme, vos illusions, tous ces attributs de la jeunesse, que ni l'âge, ni l'expérience n'ont pu tuer en moi, je les retrouve ici dans toute leur fraîcheur, dans toute leur gloire. Vous êtes l'avenir ! C'est à peine si un coin du voile, qui dérobe à vos yeux le mystère de la vie, a été soulevé : ne le déchirez pas, gardez vos chères illusions et lorsque la main du temps l'aura détaché, puissiez-vous n'entrevoir que la réalisation de vos rêves les plus ambitieux. Et maintenant, je ne crois pas que pour vous entretenir, je puisse trouver un sujet plus à propos que celui qui occupe en ce moment tous les esprits, dont le nom est sur toutes les lèvres, je pourrais presque dire dans tous les cœurs : Napoléon, cet homme grand comme le monde ! cet homme que Dieu a choisi pour montrer à quel degré la puissance humaine pouvait s'élever et où elle s'arrête par sa volonté suprême.

L'objet de ma . . . de mon excuse est d'opposer aux impressions d'un homme celles d'une femme devant le tombeau du grand Empereur.

Dans un article écrit récemment par le colonel Robert

Ingersoll, à son retour de Paris, les lignes suivantes attirèrent mon attention (j'espère qu'il me pardonnera la faible traduction de ses éloquentes paroles). Voici ce qu'il dit : " Il y a quelque temps je me trouvais devant " le tombeau de Napoléon, un magnifique mausolée fait " d'or et de marbre, presque digne d'un dieu, et je regardais ce sarcophage de granit rare et précieux où reposent les cendres de cet homme qui n'avait jamais " connu le repos, et me penchant sur la balustrade, je " songeais à la carrière de cet homme le plus grand " soldat des temps modernes. Je le voyais se promenant sur les bords de la Seine, méditant le suicide, je " le voyais, traversant le pont de Lodi, le drapeau tricolore à la main, je le voyais, mitraillant la populace " dans les rues de Paris, je le voyais traversant les Alpes, " et mêlant les aigles de France aux aigles des rochers, " je le voyais à Marengo, à Ulm, à Austerlitz, à Moscou " où l'infanterie de la neige et la cavalerie de l'ouragan " décimèrent ses légions comme le vent disperse les " feuilles fanées d'automne, et je le voyais sur l'effroyable " champ de bataille de Waterloo où la fortune capricieuse se tourna enfin contre celui qu'elle avait toujours favorisé, et je songeais aux veuves et aux orphelins qu'il avait faits, aux larmes que sa gloire avait fait verser et à la seule femme qui l'eût aimé, rejetée loin " de lui par la froide main de l'ambition et je me dis : " j'aimerais mieux avoir été un pauvre paysan et porté " des sabots, j'aimerais mieux avoir habité une chaumière avec ma femme à mes côtés, et mes enfants sur " mes genoux, leurs bras autour de mon cou, j'aimerais " mieux avoir été ce pauvre paysan et voir mon nom " s'éteindre dans le silence de l'éternité, que d'avoir été " cette incarnation de force et de crime connue sous le " nom de Napoléon le Grand."

Voilà les réflexions d'un homme ; si vous me le permettez, je vous donnerai maintenant les impressions d'une femme, je vous dirai les pensées qui envahirent mon cœur en présence de ce merveilleux tombeau. Je voyais cet homme d'abord comme Bonaparte à l'école de Brienne, son jeune cœur déjà rempli d'amertume devant l'attitude arrogante de ses camarades, qui, élevés dans le luxe et les grandeurs, regardaient avec mépris ce pauvre jeune Corse étudiant aux frais du gouvernement français. Là déjà, il put apprécier à sa juste valeur le mot Egalité ! ce mot qui quelques années plus tard devait retentir d'une extrémité de la France à l'autre, et permettre au plus ignorant de se croire l'égal d'un Mirabeau ! Egalité, Folie ! Mot vide de sens ! Quand même l'homme abolirait les lois, les titres, la fortune : qui anéantirait l'intelligence, le génie ? Le génie qui donne au monde des Alexandre, des César, des Napoléon ! Le génie